

# L' Abeille.

7me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

7me Année.

VOL. VII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 22 MARS 1859.

No. 14.

## LA PRIÈRE.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,  
Descead avec lenteur de son char de victoire.  
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux  
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,  
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.  
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,  
La lune se balance aux bords de l'horizon;  
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,  
Et le voile des nuits sur les monts se délie :  
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,  
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,  
S'élève au Créateur du jour et de la nuit,  
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,  
De la création le magnifique hommage.  
Voilà le sacrifice immense, universel !  
L'univers est le temple, et la terre est l'autel ;  
Les cieux en sont le dôme ; et ces astres sans nombre,  
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,  
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,  
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.  
Et ces nuages qu'un jour mourant colore,  
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,  
Dans les plaines de l'air repliant mollement,  
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,  
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore  
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.  
Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints

[concerts ?]

D'où s'élèvera l'hymne au Roi de l'univers ?  
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.  
La voix de l'univers, c'est mon intelligence ;  
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,  
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant ;  
Et donnant un langage à toute créature,  
Prête pour l'adorer mon âme à la nature.  
Seul invoquant ici son regard paternel,  
Je remplis le désert du nom de l'Éternel ;  
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,  
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,  
Écoute aussi la voix de mon humble raison,  
Qui contemple sa gloire et murmure en son nom.

DE LA MARTINE.

## Le Capitaine Caraïbe.

De tous les peuples indigènes de l'Amérique, aucun n'a égalé en audace, en valeur, en courage, les Caraïbes, terreur de leurs voisins, redoutés même par les Européens qui, ne pouvant les soumettre, les ont exterminés. Les Caraïbes ne semblaient nés que pour la guerre ; c'était vers la guerre que, dès la plus tendre enfance, ils tournaient leurs pensées ; le titre de vaillant était pour eux le plus noble des titres, et, pour le mériter, ils s'exposaient à tous les dangers, bravaient toutes les souffrances, se faisaient un jeu de la douleur et de la mort. Un Caraïbe ne pouvait

même, quels que fussent son rang, son pouvoir, ou sa naissance, prendre le titre de Capitaine qu'après avoir subi les plus terribles épreuves. Soumis à l'ordre et à la discipline qui décuplent les forces, instruits dans les arts, doués de mœurs moins féroces, guidés par une politique humaine, les Caraïbes auraient subjugué l'Amérique ; mais non moins cruels que les tigres de leurs forêts, ignorants, perfides, sauvages, ne connaissant d'autre loi que leurs caprices, d'autre droit que la force, d'autre puissance que la nécessité, méprisant la mort pour eux-mêmes et la donnant sans remords à leurs ennemis, ils n'attaquaient des nations plus faibles ou moins guerrières que pour répandre le sang ; ils ne répandaient le sang que pour s'en rassasier.

Quand un Caraïbe aspirait au rang de capitaine, il commençait par se faire un parti soit dans sa famille, soit parmi ses amis. S'il pouvait réunir une centaine d'hommes qui, gagaés par ses promesses, se montrassent disposés à le reconnaître pour chef, il préparait un grand festin auquel il invitait les Caciques et les premiers personnages de sa nation. Le repas terminé, il faisait l'éloge de ses qualités, de son courage et de ses exploits ; il disait combien il avait tué d'ennemis, montrait leurs dépouilles et finissait par demander à être admis au nombre des Caciques. Dès que ceux-ci avaient exprimé leur consentement, on le soumettait à diverses épreuves préliminaires.

Voici la première : on le dépouillait de ses vêtements ; puis debout au milieu de la case, il subissait la plus cruelle flagellation de la main de tous les Caciques. Le bruit seul des coups troublait le silence qui régnait dans l'assemblée tant que durait l'opération ; chacun, l'œil fixé sur le patient, prêtait l'oreille la plus attentive ; s'il lui échappait le moindre cri, le plus léger soupir, ou même quelque signe qui le montrât sensible à la douleur, il était sur-le-champ déclaré indigne de l'honneur auquel il aspirait, et on lui refusait celui de tenter les autres épreuves. Dans le cas contraire, on le comblait d'éloges et, lorsque les plaies étaient pansées, le banquet recommençait, il y tenait la

première place et l'on fixait un jour pour une réunion nouvelle. On avait seulement la précaution de l'éloigner assez pour donner aux blessures le temps de guérir et de se cicatriser.

Au jour indiqué, on suspendait un hamac au toit de la case ou entre deux arbres, et l'on y faisait entrer l'aspirant qui s'y couchait dans la position qui lui plaisait le plus. On relevait ensuite sur lui les bords du hamac, et on les assujétissait autour de son corps avec trois attaches, l'une au-dessus des épaules, l'autre à la ceinture et la troisième à la cheville. Cela fait, chaque capitaine soulevait un coin de l'étoffe repliée et y introduisait un étui plein de fourmis voraces, dont les cruelles morsures couvrent en un instant d'une seule plaie tout le corps de l'ennemi qu'elles attaquent. Il fallait, pour se tirer avec honneur de cette seconde épreuve, que le patient se laissât dévorer sans faire un mouvement ni se plaindre ; heureusement la durée de cette épreuve était courte et, à l'expiration du temps prescrit, on débarrassait le malheureux de ces insectes, d'abord en passant sur son corps quelque instrument tranchant qui les déchirait, (car il est impossible de les détacher autrement, tant ils s'attachent avec force) ensuite au moyen d'ongtions et de drogues qui calmaient les douleurs, empêchaient l'inflammation et enlevaient peu-à-peu les débris des fourmis. Un grand festin, dont le récipiendaire était le héros, terminait la journée.

La troisième épreuve, comme on le pense bien, l'emportait encore sur les deux premières ; celles-ci du moins n'étaient point mortelles, parcequ'on ne les poussait jamais jusqu'au point où elles auraient pu le devenir ; dans la dernière, il n'était pas rare de voir l'aspirant perdre la vie sous l'excès de la souffrance. Voici en quoi cette épreuve consistait. On soutenait à trois pieds de terre, au moyen de pieux droits, une claie de roseaux assez longue et assez large pour qu'un homme pût s'y étendre ; on la couvrait d'un tas de feuilles vertes de platane ; ces feuilles ont deux ou trois pieds de long sur un pied ou un pied et demi de large. Le récipiendaire se couchait de son long et sans vêtement sur ces